

Connaissance des Arts, janvier 2024

« Le monde de la peinture est en plein changement. » Entretien avec Anne Dary, conservatrice du patrimoine

Eric Tariant :: 22/01/2024



La [peinture](#) figurative française est-elle en train de vivre un âge d'or ? Après de longues années de dédain et de mépris des institutions hexagonales à l'égard de cette pratique « immortelle », pour reprendre le titre d'une exposition récente au MO.CO., la peinture est, à nouveau, respectée et célébrée comme en témoigne « Voir en peinture. La jeune figuration en France », à l'affiche, jusqu'au 3 mars, au [Musée des Beaux-arts de Dôle](#). Entretien avec l'initiatrice et co-commissaire de cette exposition, Anne Dary, conservatrice en chef honoraire du patrimoine, qui a dirigé les Frac Rhône-Alpes et Franche-Comté, le musée de La Roche-sur-Yon, puis les musées des Beaux-arts de Dôle, et de Rennes.

Comment avez-vous vécu, en tant que conservatrice et directrice d'institutions culturelles, l'hostilité affichée des institutions françaises à l'égard de la peinture contemporaine ?

J'étais, bien évidemment, au fait de ces tensions. Mais, le phénomène était sans doute moins marqué en régions qu'à Paris. Au Musée des beaux-arts de Dôle, par exemple, je concevais les expositions comme une inscription dans l'histoire de l'art, dans un continuum. J'ai eu l'occasion d'aborder ces sujets notamment avec Yves Michaud, ancien directeur des Beaux-arts de Paris, qui siégeait au Comité

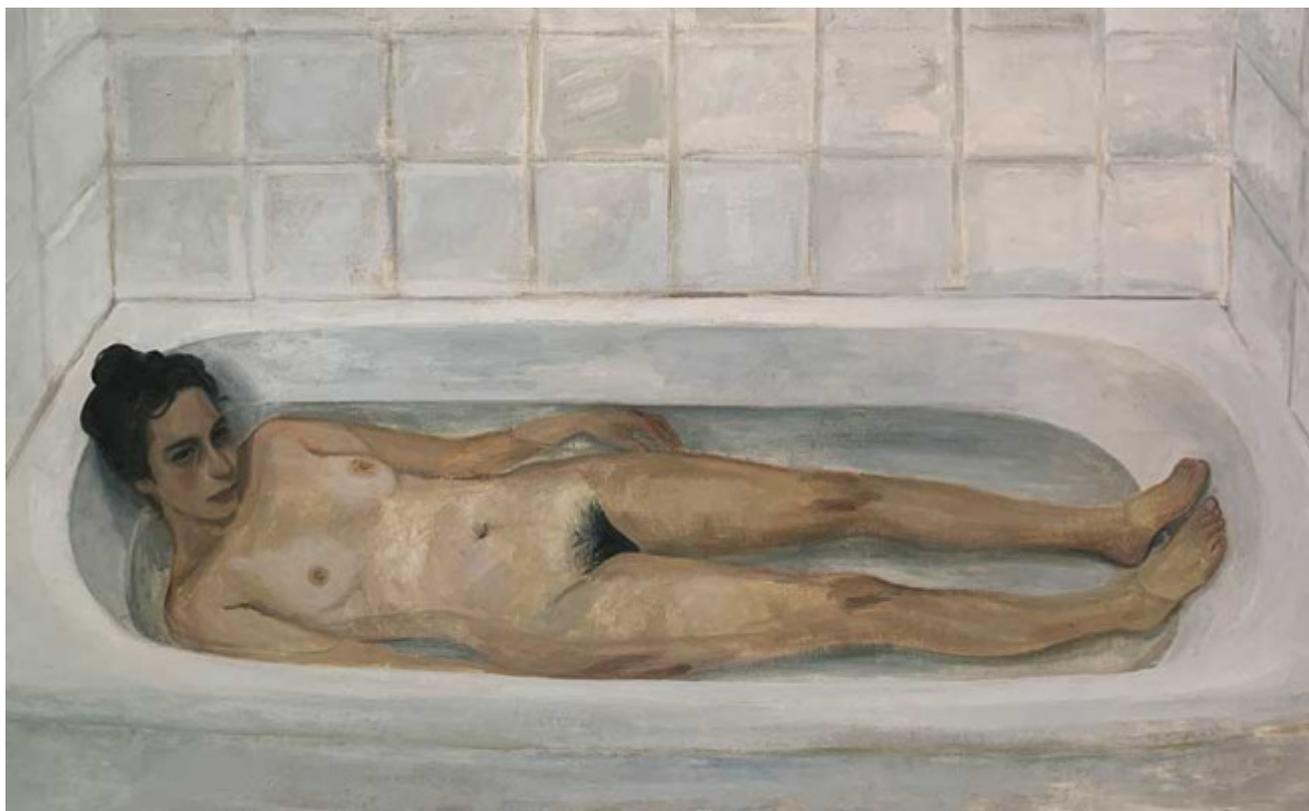
d'acquisition du Frac Franche Comté. J'ai continué, en ce qui me concerne, dans ces périodes troublées, à montrer de la peinture, Peter Saul notamment, au Frac Rhône-Alpes, et dans les musées des Beaux-arts que j'ai dirigés, Gilles Aillaud, notamment, à Rennes.



Marine Wallon, Mantegazzia, 2020, huile sur toile, 130 x 170 cm © Nicolas Brasseur

Quel est l'objectif de cette exposition « Voir en peinture, la jeune figuration en France », que vous avez coordonnée et qui a été montrée dans les musées des Sables d'Olonne, de Saint-Rémy-de-Provence, et aujourd'hui, de Dôle ?

Après avoir quitté le musée des Beaux-arts, j'ai continué de visiter des ateliers d'artistes. J'ai observé qu'il y avait toute une jeune génération de peintres tout à fait passionnante. Plusieurs expositions ont été consacrées à ces artistes récemment : à la Fondation Ricard, au MO.CO à Montpellier, et à la galerie Jousse. J'ai proposé à Elisa Farran, la conservatrice et directrice du musée Estrine à Saint-Rémy-de-Provence, puis à Cécile Lestienne et à Gaëlle Rageot-Deshaye, à la tête respectivement du musée des Beaux-arts de Dôle et du musée d'art moderne et contemporain des Sables d'Olonne, d'exposer ces jeunes artistes. Ces trois musées ont donc été associés et ont contribué à cette exposition.



Elené dans la baignoire (2021) de Nathanaëlle Herbelin, présentée dans l'exposition « Voir en peinture » au musée Estrine, Saint-Rémy-de Provence (©Guy Boyer).

Dans son texte de présentation de l'exposition « Immortelle. Vitalité de la jeune peinture figurative française », qui s'est tenue au MOCO au printemps 2023, Numa Hambursin, le directeur général de ce musée de Montpellier, évoque une « exposition de combat ». Votre exposition est-elle aussi une exposition de combat ?

Ce n'est pas comme cela que je le vis. Je m'intéresse beaucoup à la peinture. Mais j'aime aussi d'autres media : la vidéo, la sculpture et la photo notamment. Mais, il est vrai qu'ayant fréquemment exposé des peintres ces dernières années, j'ai été davantage amenée à m'intéresser à leur travail. Je vais visiter des expositions mettant en avant des media très différents. Non, je ne me vois pas comme une combattante.



Marion Bataillard, *Tout s'accomplit*, 2020-21, tempera sur toile sur papier, 147 x 170 cm © Droit réservé

Comment expliquez-vous ce phénomène, cette « exception française », selon les mots de Didier Semin dans le catalogue de votre exposition « Voir en peinture », cette réticence des institutions françaises à montrer des œuvres picturales représentant le réel ?

Les années 1990 et 2000, ont, en effet, été marquées par une défiance de certaines institutions françaises à l'égard de la peinture figurative. Ce qui n'était pas du tout le cas à l'étranger, en Allemagne notamment où la peinture a toujours été célébrée. En France, des artistes comme Thomas Lévy-Lasne ou [Marine Wallon](#) m'ont raconté qu'ils avaient été découragés, pendant leurs études aux Beaux-arts, de se lancer dans la pratique de la peinture. Et ils avaient évidemment mal vécu ce dédain à l'égard de ce médium qu'ils avaient choisi.



Marius Pons de Vincent, *Éléonore et Florent*, 2021, huile sur bois, 130 x 110 cm © Émilie Vialet

Le phénomène demande néanmoins d'être relativisé. Si l'on regarde la base de données Videomuseum, ce réseau de musées et d'organismes gérant des collections d'art moderne et contemporain françaises, on observe que l'on trouve au moins un tiers de peintures au sein de ces collections. Et que des professeurs de peintures ont continué à enseigner dans de nombreuses écoles d'art, aux Beaux-arts de Paris notamment, avec François Boisrond, Philippe Cognée, et plus récemment Tim Eitel et [Nina Childress](#). Cette hostilité à l'égard de la peinture n'était véritablement présente que dans certaines

écoles. Un peu partout en France, des artistes ont continué à enseigner la peinture. Comme [Denis Laget](#) à Saint-Etienne, Daniel Schlier à Strasbourg, Yan Pei Ming à Dijon.



Nina Childress, 072 – Sharon (grosse tête), 2020, huile sur toile, 260 x 210 cm

Tous ces artistes ont milité pour maintenir la place de la peinture dans ces écoles d'art. Mais, il est vrai que, pendant plusieurs décennies, certains responsables d'institutions françaises ont véhiculé l'idée que la création hexagonale était un peu ringarde, comparée à celles des États-Unis par exemple. Sévissait une forme de complexe vis-à-vis de la création contemporaine française, doublé d'une fascination pour l'art produit aux États-Unis. Heureusement, l'exposition de Jean-Hubert Martin, « Les Magiciens de la terre », au Centre Pompidou en 1989, a rebattu les cartes. Nous nous sommes mis, tout à coup, à regarder autre chose que l'art américain, et à faire preuve à nouveau, d'attention à l'égard de la peinture. Aujourd'hui, les choses ont beaucoup changé.



Nazanin Pouyandeh, Nu au mimosa, 2020, huile sur toile, 130 x 162 cm, collection privée. Crédit photo : Nazanin Pouyandeh / Galerie Sator Nazanin Pouyandeh, © Adagp, Paris, 2023

Cette attitude de dédain, de mépris à l'égard de la peinture figurative n'aurait-elle pas été véhiculée notamment par les nouvelles institutions -FRAC et FRAM- créées au début des années 1980 ?

J'ai travaillé pour deux FRAC, ce qui ne m'a pas empêché d'acquérir beaucoup d'œuvres de peintres comme Gérard [Monory](#), Hervé Télémaque, Jean-Michel Alberola, Robert Combas. Il est certain que de nombreux FRAC ont acheté, en priorité, des œuvres d'art conceptuel.

Ernest-Pignon Ernest, interviewé, il y a quelques semaines, par Connaissance des arts, soutient, pour sa part, que « les institutions culturelles françaises ont complètement failli à leurs missions dans le champ des arts plastiques ». Il dénonce, dans cette interview, « leur mentalité de colonisés, de suiveurs alignés sur les propositions de l'art international alternant avec

arrogance, mépris ou incompréhension pour tout ce qui se faisait en France »...

Je suis assez d'accord avec ses propos. Il a fallu, en effet, de longues décennies, pour que Gilles Aillaud, qui est un très grand peintre, soit exposé au Centre Pompidou, en 2023, dix-huit ans après sa disparition. Le Centre Pompidou a, en effet, pendant de longues années, peu défendu l'art français. J'ai pris connaissance, avec beaucoup d'intérêt, de plaisir et de reconnaissance, du projet du président du Centre Pompidou, Laurent Lebon, et notamment de sa volonté de faire de la défense de la création française l'axe principal de celui-ci.



Gilles Aillaud, La Cage aux lions, 1967 © Adagp, Paris, 2023 © France Fabrice Gousset

Comment avez-vous choisi ces trente peintres que vous montrez au Musée des Beaux-arts de Dôle jusqu'au 3 mars 2024 ?

J'ai commencé par visiter de nombreux ateliers. Et ne connaissant, évidemment pas, tous les jeunes peintres exerçant en France, j'ai demandé l'avis de conservateurs de musées, de professeurs de peintures exerçant dans des écoles d'art et aussi de [Marc Desgrandchamps](#) qui est proche de nombreux jeunes artistes. Il nous a fallu ensuite faire un choix, nos espaces d'exposition étant limités. Nous avons choisi de ne montrer que deux ou trois œuvres de chacun de ces trente artistes, nés à partir de 1980 et

qui ont fait leurs études en France. On trouve, parmi eux, un grand nombre de femmes. Elles sont dix-huit sur trente.



Marc Desgrandchamps, Sans titre, 2011, huile sur toile, diptyque, 200 x 300 cm collection Musée d'Art Moderne, Paris ©Marc Desgrandchamps / Adagp, Paris 2023

Qu'est ce qui, à vos yeux, caractérise cette jeune génération de peintres figuratifs de la scène française, qui a émergé ces dix dernières années ?

Ces peintres appartiennent, pour la plupart, à des réseaux, à des groupes informels d'artistes qui se rencontrent et vont visiter les ateliers des uns et des autres. Cette socialisation était beaucoup moins présente dans la génération précédente. Les peintres avaient alors tendance à rester, chacun, dans leurs ateliers. Aujourd'hui, ils se serrent davantage les coudes. Plusieurs d'entre eux m'ont recommandé d'aller visiter l'atelier de tel(l)e ou tel(l)e autre artiste.



Dan l'atelier d'Eva Nielsen, Doline (Salicorne), 2023, huile, acrylique, encre et sérigraphie sur toile, 230 x 190 cm, ©Eva Nielsen/BMW Art Makers

Ce sont aussi des peintres qui expérimentent de nouvelles techniques. Certains comme Marion Bataillard, Miranda Webster et [Jean Claracq](#) font de la peinture sur bois. D'autres, comme Corinne Chotycki, pratiquent l'art de la détrempe. Tandis que Guillaume Bresson peint à fresque et que Clémentine Margheriti utilise l'ardoise. Certains travaillent à l'ancienne comme Marion Bataillard qui utilise la mise au carreau, une technique qui permet ou facilite la copie d'une œuvre, avec un changement d'échelle si nécessaire. Beaucoup recourent à l'internet pour y puiser les sujets de leurs futurs tableaux.



A View from an Apartment (2017) de Jean Claracq, présenté dans l'exposition « Voir en peinture » au musée Estrine, Saint-Rémy-de Provence (©Guy Boyer).

Tous ces jeunes artistes, animés d'une grande ouverture et curiosité, ont fait le choix d'une peinture cultivée faisant appel à de nombreuses références. Ils puisent chez les maîtres anciens et chez les grands peintres modernes. C'est une peinture qui raconte des histoires. C'est aussi une peinture d'histoire qui nous parle de l'état du monde, aujourd'hui, et de ceux qui y vivent. C'est le cas notamment des tableaux de [Thomas Lévy-Lasne](#) figurant des serres. Une façon pour lui de nous dire que nous risquons, si la crise écologique s'aggrave, de ne plus avoir accès qu'à une nature artificielle. Ce sont des artistes qui sont très au fait de l'histoire de l'art et, aussi, de la création d'aujourd'hui. Je trouve que ces jeunes peintres sont formidables. Ils ne cherchent pas à tirer la couverture à eux et sont attentifs les uns aux autres.

La peinture vit-elle, aujourd'hui, « un âge d'or » comme l'écrit Numa Hambursin ?

Je n'irais peut-être pas jusque-là. Mais, c'est un fait que le monde de la peinture est en plein changement, en France, et sur une courbe résolument ascendante. Cependant, nous n'avons encore vu aucune grande institution française faire le choix de mettre en avant ces jeunes peintres.